



HAL
open science

Carthage phénico-punique d'après les textes anciens : bilan critique

Michèle Coltelloni-Trannoy

► **To cite this version:**

Michèle Coltelloni-Trannoy. Carthage phénico-punique d'après les textes anciens : bilan critique. Aounallah S., Mastino A. (dir.). Carthage. Maîtresse de la Méditerranée, capitale de l'Afrique, pp.25-48, 2018, Histoire et monuments, I. halshs-03825871

HAL Id: halshs-03825871

<https://shs.hal.science/halshs-03825871>

Submitted on 3 Nov 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Carthage

H&M

-1-

Collection dirigée par Samir Aounallah

La collection Histoires et Monuments (H&M) a pour objectif de publier des monographies sur les principaux sites et monuments archéologiques de Tunisie. C'est une collection qui couvre toutes les périodes historiques, de l'Antiquité à aujourd'hui, et qui s'adresse aux amoureux de l'histoire et de l'archéologie tunisienne.

Carthage : Maîtresse de la Méditerranée, Capitale de l'Afrique

Editeur : AMVPPC

ISBN : 978-9938-940-23-7

Crédits photographiques :

AMVPPC : 40, 41, 46, 72, 74, 80, 81, 98, 107, 113, 169 (en bas), 171, 176, 178, 181, 195, 235, 236, 240, 281, 285, 279, 293, 304-305, 307, 318, 323, 324, 330, 331, 332, 335, 339, 343, 347, 348, 359, 372, 391, 403, 406, 409.

INP : 65, 74, 239, 261, 364 (photos bijoux)

Abid, Hosni : 167

Adili, Monia : 244

Arfaoui, Wided : 380

Ayari, Boutheina : 116

Baratte, François : 221, 227, 229, 252, 262, 265.

Bartoloni, Piero : 119, 134, 156

Béjaoui, Fathi : 387 (en haut), 342, 345, 377, 381, 382, 385.

Ben Hassine, Mohamed Ali : 84, 86, 87, 88, 89, 90, 145 (monnaies), 301

Ben Jemaa, Sonia : 220, 226, 271, 303, 315, 341, 364 (excepté bijoux), 370, 383, 387 (en bas).

Ben Romdhane, Khaled : 49, 154

Bonanno, Antony : 155

Brouquier-Reddé, Véronique : 256, 269

Chehidi, Mohamed Ali : 254

Chouk, Néjib : 169 (photos du haut)

Ghaki, Mansour : 216

Ibba, Antonio : 249, 263

Jabeur, Salah : 24, 25, 26, 43, 63, 73, 96, 99, 172, 177, 233, 234, 250, 259, 297, 349, 366, 370.

Mahfoudh Faouzi : 283, 392, 394, 395, 399.

Maraoui-Telmini, Boutheina : 66, 76

Maurin, Louis : 125, 127, 274

Mokni, Salem : 253

Redissi, Taoufik : 101

Selmi, Ridha : 20, 21, 27, 60, 69, 71, 75, 79, 83, 91, 97, 104, 106, 111, 112, 117, 131, 132, 179, 181 (photo en bas), 185, 189, 191, 193, 194, 258, 268, 270, 273, 291, 308, 309, 313, 316, 318, 320, 321, 351, 375, 386.

Sghaïer, Yamen : 45, 105, 147, 148, 344

Shutterstock : couverture, 4-5, 8-9, 10, 12, 14-15, 16-18, 56-57, 123, 215, 336-337, 372-373, 388-389, 404-405,

Teatini, Alessandro : 272

Avec le soutien de :

MINISTÈRE DES AFFAIRES CULTURELLES



المعهد الوطني للتراث
Institut National du Patrimoine



Scuola Archeologica
Italiana di Carthagine

HISTOIRE ET MONUMENTS

Carthage

MAÎTRESSE DE LA MÉDITERRANÉE
CAPITALE DE L'AFRIQUE

(IX^e siècle avant J.-C. – XIII^e siècle)

Textes réunis par

SAMIR AOUNALLAH & ATTILIO MASTINO

Adaptés par François Baratte et Louis Maurin



وكالة إحياء التراث والتنمية الثقافية
Agence de Mise en Valeur
du Patrimoine et de Promotion Culturelle



« Quelquefois ils [les Romains] abusaient de la subtilité des termes de leur langue ; ils détruisirent Carthage, disant qu'ils avaient promis de conserver la cité, et non pas la ville. »

Montesquieu
Grandeur et décadence des Romains,
VI, p. 141





LES AUTEURS

SA	Samir AOUNALLAH	AI	Antonio IBBA
F.Ba	Fathi BAHRI	MK	Mustapha KHANOUSI
HB	Habib BAKLOUTI	HK	Hichem KSOURI
Fr.B	François BARATTE	FM	Faouzi MAHFOUDH
PB	Piero BARTOLONI	BMT	Boutheina MARAOUI-TELMINI
FB	Fathi BÉJAOUÏ	AM	Attilio MASTINO
KBR	Khaled BEN ROMDHANE	LM	Louis MAURIN
AB	Anthony BONANNO	SM	Salem MOKNI
MCT	Michèle COLTELLONI-TRANNOY	JPM	Jean-Paul MOREL
JPD	Jean-Pierre DARMON	ApM	Annapaola MOSCA
NdC	Nathalie DE CHAISEMARTIN	AMr	Abdellatif MRABET
RD	Roald F. DOCTER	NN	Nesrine NASR
ME	Mongi ENNAÏFER	KPQ	Kewin PECHE-QUILICHINI
MHF	Mohammed-Hassine FANTAR	TR	Taoufik REDISSI
AF	Ahmed FERJAOUÏ	AR	Afef RIAHI
MG	Mansour GHAKI	SR	Sergio RIBICHINI
AG	Alberto GAVINI	SRC	Sihem ROUDESLI-CHEBBI
JCG	Jean-Claude GOLVIN	YS	Yamen SGHAÏER
MGs	Michele GUIRGUIS	MT	Mohamed TAHAR
SH	Sonia HAFIANE	AT	Alessandro TEATINI
CH	Christophe HUGONIOT	TV	Thomas VILLEY

COMITÉ DE SUIVI

Wided ARFAOUI, François BARATTE, Sonia BEN JEMAA, Hajer GAMAOUN, Louis MAURIN,
Nesrine NASR, Afef RIAHI, Daouda SOW.



SOMMAIRE

14-15 **Préface**

Par **Mohamed Zinelabidine**
Ministre des affaires culturelles

16-17 **Avant propos**

Par **Kamel Bchini et Faouzi Mahfoudh**

19-21 **Introduction générale**

Par **Samir Aounallah et Attilio Mastino**

23-213 **Livre premier : Carthage punique**

215-415 **Livre deuxième : Carthage romaine**





LIVRE PREMIER

CARTHAGE PUNIQUE

- 25 **I— Carthage phénico-punique d'après les textes anciens : bilan critique**
Par *Michèle Coltelloni-Trannoy*
- 49 **II — La fondation de Carthage entre légende et réalité**
Par *Michele Guirguis*
- 57 **III— De Byrsa à Carthage : la naissance d'un toponyme**
Par *Samir Aounallah et Michèle Coltelloni-Trannoy*
- 65 **IV— Topographie urbaine : le mouvement des enceintes et des nécropoles, des origines à -146 (les remparts, les nécropoles)**
Par *Boutheina Maraoui-Telmini, Roald F. Docter, Jean-Paul Morel et Sihem Roudesli-Chebbi (avec la collaboration de Jean-Claude Golvin).*
- 97 **V— La religion des Carthaginois**
Par *Samir Aounallah, Piero Bartoloni, Ahmed Ferjaoui, Sonia Hafiane et Sergio Ribichini*
- 121 **VI— Les temps de la grandeur**
Par *Samir Aounallah, Piero Bartoloni et Mhammed-Hassine Fantar*
- 145 **VII— Carthage en Méditerranée**
Par *Samir Aounallah, Anthony Bonanno et Kewin Peche-Quilichini*
- 167 **VIII— Carthage en Afrique**
Par *Mhammed-Hassine Fantar (avec la collaboration de Ahmed Ferjaoui, Mansour Ghaki et Nesrine Nasr)*
- 185 **IX— L'habitat punique**
Par *Samir Aounallah et Jean-Paul Morel.*
- 197 **X — Les guerres puniques**
Par *Mohamed Tabar*
- 211 **Orientations bibliographiques**

PRO·SALV·TE·IMP·CAES·MA
DIV·ANTONINI·FILLIORVM·D
COL·CON·IVL·KARTHA
Q·VO·CON

MIN·VALENTINIANO·TOD·SIO·EL·R·C·H·O
ORIN·V·S·P·O·L·E·A·T·V·S·V·C·N·R·O·C·O·N·S·V·L·E·P·R·O·V·M·

LIVRE DEUXIÈME

CARTHAGE ROMAINE

- 217 **XI – Carthage romaine dans les textes anciens : bilan critique**
Par Michèle Coltelloni-Trannoy
- 233 **XII – Naissance et grandeur de Carthage**
Par Samir Aounallah, Antonio Ibba, Attilio Mastino et Salem Mokni
- 267 **XIII – La religion romaine des Carthaginois :
la Concorde, le culte impérial et le culte des *Cereres*.**
Par Samir Aounallah, Antonio Ibba et Alberto Gavini
- 277 **XIV – Splendeur de Carthage romaine**
*Par Samir Aounallah, Habib Baklouti, Anna Paola Mosca, Jean-Claude Golvin,
Christophe Hugoniot, Mustapha Khanoussi et Hichem Ksouri.*
- 309 **XV – L'habitat privé : le quartier dit des « Villas romaines » à Carthage**
Par Mongi Ennaïfer et Jean-Pierre Darmon
- 323 **XVI – Carthage au Bas-Empire (IV^e siècle-début du V^e siècle) : une grande
métropole**
Par Louis Maurin
- 337 **XVII – Les premiers temps chrétiens de Carthage**
Par François Baratte et Fathi Béjaoui
- 351 **XVIII – Sources littéraires d'époque vandale et byzantine : Bilan critique**
Par Thomas Villey
- 361 **XIX – Carthage vandale**
Par Abdellatif Mrabet
- 371 **XX – Carthage byzantine.**
Par François Baratte et Fathi Béjaoui
- 389 **XXI – Carthage antique dans les sources arabes**
Par Faouzi Mahfoudh
- 403 **XXII – Carthage durant les débuts de l'islam : l'apport de l'archéologie**
Par Fathi Babri
- 411 **Orientations bibliographiques**
- 414 **Conclusion générale**
Par Samir Aounallah

PRÉFACE

Depuis la célèbre apostrophe lancée par Caton l'Ancien au Sénat romain en -150 et dans laquelle il s'écriait : *Delenda Carthago* (parfois rapportée sous les formes *Carthago Delenda* ou *Delenda est Carthago*), ce qui signifie littéralement « Carthage est à détruire », pour jeter la malédiction sur cette terre d'Afrique, berceau de l'une des plus brillantes civilisations antiques. L'interrogation permanente – qui revient comme une antienne - de ceux qui visitent le(s) site(s) de Carthage est toujours la même : que reste-t-il de cette métropole où mythe et réalité se mêlent et s'entrelacent !

Sur le plan de la recherche et de la valorisation, plusieurs publications ont été consacrées à cette prestigieuse cité qui avait rayonné sur la Méditerranée. Mais il nous manquait un ouvrage d'ensemble décrivant son histoire, des origines à la fin du IX^e siècle avant J.-C., jusqu'à son abandon au XIII^e siècle. Aujourd'hui ce vide est en grande partie comblé grâce à ce bel ouvrage qui en retrace l'histoire et en étudie l'archéologie. Face à un monument, face à une pierre ou au détour d'une conversation rapportée par le souffle du passé, la scène édulcorée ressuscite, se repeuple et s'anime pour nous rappeler ce que furent la grandeur et la décadence d'un « empire ».

Le tableau qu'en dressent les auteurs, spécialistes des vies passées de la cité, offrira aux savants et aux lecteurs simplement curieux des choses de l'Histoire un éclairage scientifique sous l'angle d'une succession d'instantanés. Cette œuvre collective, rédigée avec soin par un panel de chercheurs chevronnés nous donne le privilège de (re)vivre l'enchantement dans la quête de soi à travers la quête du spécifique et de l'universel.



Cette terre, au carrefour des cultures et des civilisations qui rayonnaient sur le pourtour de cette « *mare nostrum* » qui a vu se succéder au sud de son bassin et au fil des siècles Phéniciens, Romains, Vandales, Byzantins, Arabes et qui se sont mélangés aux autochtones, est le creuset d'un heureux syncrétisme dans lequel les auteurs ont trempé leurs pinceaux pour restituer les « couleurs chaudes » du pays et faire ressortir la fécondité du génie créateur tunisien dans ses multiples déclinaisons.

Qu'il me soit permis, en guise de remerciement à tous ceux qui se sont investis dans cette véritable parturition, de paraphraser un Carthaginois de l'Antiquité, le poète Terence (-190/-159) et de dire : « *Je suis homme (carthaginois) et rien de ce qui touche à l'humanité ne m'est étranger* », de considérer leur apport respectif comme un vibrant hommage à la Tunisie, à ses traditions millénaires, fécondes, et une pressante invitation à la tolérance et à la lutte contre les obscurantismes.

En visite d'Etat en Italie, Béji Caïd Essebsi a conclu son discours devant les deux commissions des Affaires Etrangères, du Sénat et de la Chambre des Députés en disant : « *Je voudrais rectifier cet appel lancé par Caton au Sénat de Rome : « Delenda Carthago ». S'il était parmi nous, il partagerait avec moi sans hésitation un appel du cœur (...) Aedificanda Carthago* » : construisons Carthage !

Mohamed ZINELABIDINE
Ministre des Affaires Culturelles



AVANT PROPOS

Avec le présent volume, une contribution supplémentaire vient enrichir la bibliothèque carthaginoise déjà riche de nombreux ouvrages consacrés à la prestigieuse métropole antique. Sa spécificité réside dans son ambition, en premier lieu, de satisfaire la curiosité du visiteur avide d'éclaircissements au sujet de la naissance de Carthage punique et le lieu précis de sa fondation, traditionnellement située vers -814 et qu'entoure un halo de mystère, pour ne pas dire de mythes. Un siècle après sa totale destruction par le vainqueur romain et nonobstant les imprécations qui la vouaient à une malédiction éternelle, la ville renaissait littéralement de ses cendres pour être proclamée par la suite capitale de la province romaine, la *Colonia Concordia Iulia Carthago*.

Mais les promoteurs de cette initiative avaient un deuxième objectif : illustrer la première mission des autorités du patrimoine tunisien, l'Agence de Mise en Valeur du Patrimoine et de Promotion Culturelle (AMVPPC) et l'Institut National du Patrimoine (INP) : protéger le legs passé, communiquer le plus largement possible à son sujet et le rendre accessible au plus grand nombre. A cet égard, Carthage ne pouvait être que le site école pour atteindre cet objectif. En effet, parmi les grands sites archéologiques tunisiens, celui de Carthage bénéficie d'une prédilection particulière auprès des chercheurs et des publics visiteurs, au même titre que d'autres sites illustres du bassin méditerranéen, tels ceux d'Athènes et de Rome.

Mais il y a plus, car la destinée de Carthage est sans parallèle pour les historiens et les archéologues. Sa fondation par une femme, l'épisode de la peau de bœuf, le suicide de ses enfants les plus illustres : sa fondatrice et son célèbre héros, Hannibal ou encore Sophonisbe, l'apport de figures intellectuelles et



religieuses tels que Magon, Apulée, Tertullien, Saint Cyprien, Saint Augustin, pour ne citer que ceux-ci, aussi sont uniques dans le monde méditerranéen.

Aujourd'hui, Il existe des synthèses sur Carthage punique. Mais la période romaine reste peu connue et, pour l'évoquer, on dépend en grande partie de l'œuvre monumentale d'Auguste Audollent publiée en 1904. On est par ailleurs depuis fort longtemps dans l'attente de la publication raisonnée des résultats des diverses missions internationales conduites sur le terrain carthaginois sous le patronage de l'UNESCO... Ce retard constitua une raison supplémentaire au murissement de l'idée de réunir un panel de chercheurs pour procéder à un état des lieux.

La lecture de cet ouvrage, rendue d'autant plus captivante que celui-ci est fort agréablement présenté, vient, certes, consolider les vérités acquises relatives au passé de Carthage qui s'est prolongé jusqu'en période médiévale. Elle en révèle aussi d'autres qui étaient jusque-là traitées de manière réductrice, en ellipses ou en zones d'ombre, et dont l'occultation ou la minoration étaient préjudiciables à l'appréhension du phénomène carthaginois dans sa globalité et son originalité.

Ce travail marquera d'une pierre blanche le long cours de la recherche consacrée à la métropole africaine. Il est appelé à devenir un livre de chevet pour tout « honnête homme » en quête d'éclairages sur le monde carthaginois. Grâce en soient rendues à l'équipe qui, autour de Samir Aounallah, a rendu possible la concrétisation d'un rêve longtemps caressé par le public aussi bien que par le monde de la recherche.

Kamel Bchini
(directeur général de l'AMVPPC)

Faouzi Mahfoudh
(directeur général de l'INP)





CARTHAGE PHÉNICO-PUNIQUE

D'APRÈS LES TEXTES ANCIENS : BILAN CRITIQUE

Par Michèle Coltelloni-Trannoy

Le corpus des œuvres puniques

L'histoire de Carthage phénico-punique place l'historien dans une situation inconfortable : de cette très grande puissance politique et économique du monde méditerranéen, de ce foyer de culture, il ne reste que des témoignages indirects et largement incomplets. Au lendemain de sa destruction, en -146, une partie infime de ses bibliothèques et de ses archives fut sauvée par Scipion l'Africain qui confia à son allié numide, le roi Micipsa, une série de livres longtemps conservés dans la bibliothèque royale (Pline l'Ancien, *Histoire naturelle*, 18.22-23). On ignore tout de leur nombre et de leur contenu, si ce n'est que Salluste (*Jugurtha*, 17.7), un siècle plus tard, en -46, lorsqu'il était gouverneur de l'Afrique, tira de ce fond les ouvrages qu'il traduisit en latin et qu'il désigna comme étant « les livres puniques, également appelés livres de Hiempsal ». Cette désignation laisse supposer que l'œuvre originale était en punique et qu'elle avait été traduite, sans doute en grec, peut-être aussi complétée à partir de traditions orales, par le roi numide Hiempsal II (vers -88/-50). C'est également dans cette bibliothèque royale que Juba II, le petit-fils de Hiempsal, trouva une partie de la matière qu'il consigna dans son traité sur l'Afrique (les *Libyca*). Par ailleurs, Scipion emporta à Rome le traité du célèbre agronome carthaginois, Magon.

Magon, qui a vécu vers la fin du III^e siècle ou au début du II^e siècle avant J.-C., rédigea une encyclopédie qui résume les activités agricoles des Carthaginois vouées essentiellement à l'élevage et à l'arboriculture.

Son œuvre, au total 28 rouleaux (ou livres), fut confiée en vue de sa traduction à une commission de Romains et peut-être de Carthaginois ; leur expertise était nécessaire pour assurer la traduction exacte d'un ouvrage qui se signalait par sa dimension technique. Une autre édition de ce

*A gauche :
Ensemble de
fruits et de
légumes pu-
niques : figue,
raisins, gre-
nade...*

*Ci-dessous :
Vase-biberon
décoré de
palmes.
Carthage.
Musée national
du Bardo.
III^e siècle avant
J.-C.*





Portrait de Columelle.

Originaire d'Espagne, contemporain de Tibère, Claude et Néron, Columelle est l'auteur d'un traité sur l'Economie rurale dans lequel il présente les différentes activités liées à la terre et aux animaux de la ferme. Son œuvre, composée de douze livres, s'inspire fortement de l'œuvre de Magon. Il évoque tout ou presque : la viticulture, le gros et le petit bétail, la basse-cour, les abeilles, le jardinage... (SA).

corpus, étaienne à partir d'un manuscrit différent détenu par les rois numides, fut assurée, cette fois en grec, par Cassius Dionysius d'Utique, qui la dédia à P. Sextilius, proconsul d'Afrique en -89 ou -88 ; cette version remaniée donna ensuite naissance à plusieurs abrégés en grec et en latin à la fin de la République, encore connus au premier siècle de l'Empire (Varron, *De l'agriculture*, 1.1.10-11).

Il ressort de ces traditions que les Carthaginois n'avaient jamais négligé l'agriculture : l'arboriculture fut très probablement interdite en Sardaigne dès le VI^e siècle avant J.-C. sans doute pour protéger la production locale. Les symboles de cette arboriculture carthaginoise étaient les palmiers, la vigne, les grenadiers, les figuiers... qui figuraient sur divers supports, tels les vases, les monnaies et autres...

Ces lambeaux de littérature sauvés de justesse montrent que les Carthaginois comptaient parmi eux des agronomes et des mythographes. Mais Carthage avait-elle donné naissance à une littérature de type gréco-romain, obéissant aux classifications de cette tradition (livres de philosophie, d'histoire, biographies, poésies, théâtre) ? Rappelons que les Romains n'ont eux-mêmes adopté ce type de production que tardivement (pas avant le III^e siècle) et que les écrits anciens des Phéniciens suivaient des canons bien différents (chroniques, épopées mythiques, cosmogonies). Toutefois, déjà à l'époque hellénistique, des auteurs phéniciens avaient rédigé des œuvres qui s'inscrivaient dans la lignée de l'érudition grecque. En revanche, nous ne connaissons aucun nom



Stèle en forme du signe dit de Tanit (Tophet de Carthage, musée du Bardo)

A la dame Tanit face de Baal et à Baal Hammon, ce qu'a offert Abdesbmoun, le scribe ; le prix de sa chair (de son enfant, AF)

Le « signe de Tanit » et le texte qui figure sur cette stèle sont d'inspiration phénicienne. Le nombre des inscriptions puniques trouvées à Carthage se compte par milliers, mais la majorité des textes ressemble à ce document et ne permet aucunement de combler les lacunes de la tradition littéraire. Les seuls apports significatifs concernent les noms, les métiers et, mais c'est chose rare, les dieux auxquels sont adressés les vœux (SA).

Représentation d'un bateau sur une stèle du tophet de Carthage

Peuple de la mer, les Carthaginois avaient développé une flotte de commerce très efficace et très mobile. Comme leurs ancêtres de Tyr, ils furent sans cesse à la recherche des métaux. Leur eldorado fut le sud de l'Espagne, dans la basse vallée de Guadalquivir. Cette stèle à fronton triangulaire encadré d'acrotères est formée de trois registres : au sommet, le signe dit de Tanit, au milieu, proue d'un navire de guerre ornée d'un œil prophylactique armée d'un éperon en trident et surmontée d'un caducée, en bas, quatre lignes d'une inscription incomplète (SH).



d'historien carthaginois : les écrivains les plus anciens qui aient écrit sur Carthage sont tous des Grecs.

La tradition antique n'a conservé le nom que de rares auteurs puniques qui ont surtout utilisé la langue grecque pour être lus en dehors de leur cité, même s'il est très vraisemblable que leur public était aussi carthaginois : n'oublions pas que les Puniques passaient pour être plurilingues (Plaute, *Le jeune Carthaginois*, 112). La littérature carthaginoise se réduit donc à quelques noms : Hannon et Hamilcar, tous deux auteurs de récits de voyages disparus ; des agronomes anonymes (outre Magon déjà cité) ayant publié, d'après Columelle, *De l'agriculture*, 1.1.6, en punique, en latin et en grec ; un philosophe renommé, Hasdrubal-Clitomaque, qui s'installa à Athènes après la disparition de Carthage, où il succéda à Carnéade, en 128, comme chef de la Nouvelle Académie (selon Diogène Laërce, 4). Les références à des *Histoires Carthaginoises* ou *puniques* (*Karkhedoniaka*, *Historiae Poenorum*, *Punicae historiae*) désignent sans doute des ouvrages grecs ou latins dont on a bien du mal à distinguer qui en était l'auteur : des Puniques ? Des Grecs ou des Romains ?

L'importance de l'intermédiaire grec.

Le périple d'Hannon

Un seul récit carthaginois nous est parvenu : certes traduit en grec, certes résumé ou incomplet, il est pour autant une trace réelle de la littérature disparue de Carthage, et il est sans équivalent en Occident. Il s'agit du *Périple d'Hannon*, dont le texte grec, conservé sur un unique manuscrit du IX^e siècle à Heidelberg, se présente comme la traduction d'une inscription punique déposée dans le temple de Baal à Carthage. Il est toutefois vraisemblable que les commentaires d'Hannon avaient trouvé une publication autre que cette inscription

puisqu'il en a existé plusieurs versions dans la littérature grecque et latine, consultées notamment par Cornelius Nepos et Juba II. Hannon était un dirigeant de la cité, mais aussi un navigateur qui avait reçu pour mission d'explorer, à la fin du VI^e s. avant J.-C., les parages sud-atlantiques de l'Afrique et de tenter de recoloniser les côtes atlantiques de Maurétanie occidentale. La version grecque du texte, transmise par Éphore de Cyme (-405/-330), a suscité dès l'Antiquité une controverse sur l'historicité de ce voyage et, à l'époque moderne, le débat donna lieu à une bibliographie considérable sur laquelle portent des bilans utiles. L'authenticité du récit n'est plus en cause, mais le texte reste obscur. Ajoutons un autre témoignage d'un document punique, le serment prêté par Hannibal pour valider l'alliance avec Philippe de Macédoine en -215, dont Polybe (7.9) fournit la traduction grecque, ce qui entraîne la problématique de la désignation grecque des divinités mentionnées.

Les déformations de l'Histoire de Carthage

La transmission de ces bribes et de presque toutes les données dont disposaient les Anciens sur l'histoire de Carthage, sur son site, sur sa culture s'est d'abord faite par l'intermédiaire des Grecs, ensuite par les érudits latins et grecs des époques républicaine et impériale : ces derniers ont enrichi ces informations à partir des archives privées ou publiques auxquelles ils pouvaient avoir accès, à partir aussi de témoignages personnels. Il est donc inévitable que les données relatives à Carthage aient souffert de déformations nombreuses dues autant à des questions de méthode dans la transmission des documents qu'à des raisons plus idéologiques : erreurs dues aux traductions et aux interprétations qui les accompagnaient, mauvaise connaissance du système politique de Carthage et de sa religion, présupposés négatifs qui couraient sur les Puniqes, et gréco-ou romano-centrisme dont les auteurs anciens étaient coutumiers.

L'Histoire de Carthage est une « histoire éclatée » dont les chroniques ont été perdues, dont la chronologie est approximative et les réalités bien souvent incomprises, et il faut abandonner l'espoir de la connaître avec exac-

Stèle à l'éléphant (Tophet, musée de Carthage)

A la déesse à Tanit face de Baal et au seigneur à Baal Hammon, ce qu'a voué Bod'ashtart fils de Bodmilqart, le sufète (CIS 4798, AF).

Stèle à fronton triangulaire composée de trois registres : de haut en bas, signe de Tanit, une inscription néo-punique et un éléphant de race africaine aux larges oreilles pendantes et portant sur sa tête un caducée. L'éléphant servit souvent de fer de lance aux armées carthaginoises ; il fut, après le cheval, l'animal le plus représenté sur les stèles et les monnaies, symbole de la puissance militaire de Carthage, pour les Romains qui, sous l'empire, l'ont introduit dans la représentation de la province romaine d'Afrique (SA).



titude. En outre le corpus de textes littéraires relatifs à Carthage se caractérise par son hétérogénéité et par l'extrême déséquilibre des informations : sur certains aspects, la documentation est très maigre, sur d'autres (les guerres puniques par exemple), elle est abondante et diversifiée.

Diversité des traditions sur les origines de Carthage

Les historiens grecs commencent à s'intéresser à Carthage à partir de la fin du V^e siècle avant J.-C., lorsque la cité devient une grande puissance en Méditerranée occidentale : il était naturel de doter les cités importantes d'une origine prestigieuse et il est possible que les Carthaginois aient eux-mêmes fait en sorte d'être introduits dans les computs et les spéculations historico-mythiques qui rattachaient leur cité – ainsi que sa rivale, Rome – au cycle troyen. Plus précisément, Philistos de Syracuse (vers -430/-356) et Eudoxe de Cnide (vers -408/-355) datent sa fondation trente ans avant la guerre de Troie (soit en -1215), ce qui lui donnait une belle antériorité sur Rome (Jacoby *FHG* II, B, n° 556, fragment 47) : les fondateurs en étaient deux Tyriens, Azoros et Karkhédon, ce dernier lui ayant donné son nom. Une autre version, moins avantageuse, car en partie forgée dans des milieux grecs qui étaient hostiles à Carthage, attribue la fondation à la reine tyrienne Elyssa, dont la perfidie fut à l'origine de Byrsa (ci-dessous). Une troisième version, fixant la fondation en -814-813, est transmise par un Sicilien qui vivait au III^e siècle avant J.-C., Timée de Taormine : ce dernier s'appuyait sur les archives tyriennes ainsi que, probablement, sur les témoignages oraux des Carthaginois installés dans l'île. C'est à cette tradition qu'il faut accorder le plus de crédit ; elle est confirmée par Ménandre d'Ephèse (II^e siècle avant J.-C.) dont les notices ont été consignées par Flavius Josèphe (I^{er} siècle ap. J.-C.) et dont on sait qu'il a lui aussi utilisé des sources phéniciennes. Les auteurs latins s'y réfèrent également, par exemple Cicéron (*De la République*, 2.23,42), Justin au III^e siècle (18.4-5), plus tard Saint Jérôme, les légères variations chronologiques s'expliquant par des conversions effectuées à partir d'ères différentes. Ce qui est intéres-

Elyssa et Enée de Narcisse Guérin, 1815 (Musée du Louvre)

Issu de l'Enéide de Virgile, le mythe de Didon et du jeune Troyen Enée vient de l'imaginaire de son auteur, celui d'un poète racontant la reconstruction d'une ville réelle et idéale : après avoir fui Tyr, rencontré Didon dont il tomba amoureux, « Enée admire ce chantier, naguère de simples gourbis ; il admire les portes, l'animation et le dallage des rues ; les Tyriens travaillent avec ardeur... (Enéide, 1.421-427) ». Cette ville en cours de construction, racontée par Virgile, est à la fois Rome qu'il voulait bâtir et Carthage qu'Octavien a ordonné de rebâtir sur les vestiges de l'ancienne Carthage (SA).



sant dans cette chronologie, c'est que Timée conférait à Rome et à Carthage la même année de fondation, -814 : à son époque, la symétrie entre les deux grandes cités occidentales, alors alliées et dont l'une était maîtresse des cités grecques d'Italie tandis que l'autre cherchait à s'imposer sur celles de Sicile, était un fait évident, qui incitait à tracer des parallèles. Pour autant, la symétrie n'était pas parfaite. Si Rome était apparentée au monde grec, descendante de Troie, Carthage était jugée comme irrémédiablement barbare : sa cruauté et sa mauvaise foi étaient déjà des thèmes courants dans la littérature grecque, bien avant que les Romains ne s'emparent du topos de la perfidie punique.

La vie politique et religieuse

Pour les Grecs de cette époque, Carthage est cependant une cité parmi les autres puisque ses institutions (*politeia*) sont jugées conformes au modèle de la cité grecque. Les Grecs ont donc appliqué à la cité punique la grille d'analyse qui avait été conçue pour examiner les cités grecques. Ainsi Aristote (-384/-322) donne-t-il un rang privilégié à Carthage dans la hiérarchie des cités en raison de sa *politeia* (constitution politique) mixte, un mélange de monarchie, d'oligarchie et de démocratie (*Politique*, 2.11). C'est aussi pour cette raison qu'au siècle suivant Ératosthène place Rome et Carthage sur le même niveau, considérant que l'une et l'autre étaient « merveilleusement gouvernées » suivant Strabon (1.4-7). Plus tard, Polybe (6.51.5-7) s'inscrit dans cette tradition, à une différence près : il considère que Carthage, à l'aube de la deuxième guerre punique, connaît déjà un déclin que prouve le poids excessif du peuple au détriment de l'oligarchie : le bel équilibre qui avait fait la renommée de Carthage au IV^e siècle av. J.-C. n'était plus, tandis que Rome connaissait un apogée institutionnel qui devait se traduire par sa domination militaire.

Si les données littéraires sur les institutions politiques sont assez maigres, celles qui portent sur la religion punique le sont plus encore. Le dossier le

Déméter et Korè, Korba (Curubis)

Musée national du Bardo.

Le culte de Cérès en Afrique a été introduit à Carthage au début du IV^e siècle avant J.-C., lorsque l'armée carthaginoise détruisit, en -397/-396, le sanctuaire de Déméter et Coré de Syracuse et que par la suite la maladie décima l'armée carthaginoise. Convaincus que ce fléau était consécutif à la colère des déesses, les Carthinois décidèrent de leur rendre hommage à Carthage ; selon Diodore de Sicile, ils firent des citoyens les plus distingués les prêtres de ces déesses, leur élevèrent des statues en grande pompe et leur offrirent des sacrifices suivant le rite grec. Ils choisirent encore, parmi les Grecs résidant chez eux, les plus considérés et les attachèrent également au culte des déesses (SA).





plus sensible, dans l'Antiquité comme de nos jours, est celui des sacrifices humains, en particulier celui des sacrifices d'enfants offerts au dieu Baal Hammon (ci-dessous). Toutefois, en dehors de quelques faits spectaculaires, les réalités de la religion punique n'ont guère intéressé les auteurs anciens, sans doute parce qu'elles ne se distinguaient pas ou peu des usages méditerranéens en matière culturelle. Par exemple, Diodore de Sicile informe sur l'introduction officielle du culte de Déméter et de Korè (14.77.5) à la suite de plusieurs défaites subies contre Denys de Syracuse en -396, que les Carthaginois attribuèrent à la destruction du sanctuaire syracusain des deux déesses : il témoigne ainsi que la pratique consistant à attirer la bienveillance des dieux étrangers existait à Carthage comme à Rome.

La place secondaire de Carthage dans les récits historiques

Les auteurs anciens qui ont écrit sur Carthage punique se sont, dans leur grande majorité, concentrés sur les événements militaires, tout particulièrement sur les guerres qui ont vu Carthage affronter les tyrans de Sicile, puis à Rome : c'est souvent dans le cadre de ces récits que sont introduites des informations annexes très précieuses sur le régime, la religion, la société et la culture puniques. Les géographes et les encyclopédistes ont également inséré dans leurs ouvrages des notices plus ou moins développées sur Carthage punique, et ce d'autant plus que certains étaient également des historiens (Strabon, Plin l'ancien par exemple). Mais il faut se tourner vers les récits historiques pour trouver la documentation la plus riche sur le sujet. Ces écrits se répartissent en deux tendances : la principale, la mieux représentée parce que les œuvres se sont transmises au cours du temps, est la tendance favorable à Rome, qui s'est donnée pour objectif de relater son Histoire ; l'autre catégorie, qui n'était pas centrée sur Rome, regroupait des auteurs d'obédience variable, certains étant favorables à Rome, d'autres lui étant hostiles, mais comme beaucoup d'entre eux ne sont connus que par des citations ou des fragments sortis de leur contexte, il est souvent impossible de les rattacher à un courant précis. Cette tradition, pour importante et variée qu'elle fût, est très mal connue, mais il semble bien qu'aucune œuvre n'ait choisi Carthage pour sujet central.

La rareté des auteurs favorables à Carthage

Certains auteurs, toutefois, avaient sans doute opté pour une perspective qui lui était favorable. On a en effet une idée de la position des anti-Romains parce qu'en dit Denys d'Halicarnasse, qui rédige les *Antiquités romaines* à l'époque augustéenne (en -7) : sa préface annonce clairement son projet, qui consiste à relater l'histoire archaïque de Rome, afin de mettre fin à la désinformation et à l'ignorance dont elle était largement victime. Cette présentation négative de Rome émanerait, selon Denys, d'historiens grecs désireux de « flatter, par leurs écrits, des rois barbares qui haïssent la domination romaine (1.4.3) ». Ce fort courant historiographique qui, d'après Denys, était encore puissant à l'époque augustéenne, du moins dans les régions helléniques, remontait sans

L'armée d'Hannibal franchit les Alpes. Gravure sur bois colorée de Gottlob Heinrich Leutemann (1824-1905).





A gauche : Hannibal vainqueur des Romains, Louvre, Paris.

Marbre de 1704 sculpté par Sébastien Slodtz.

A droite : Bataille de Zama

Les premiers historiographes de Carthage sont donc grecs et ont épousé le point de vue carthaginois : ainsi Philinos d'Agrigente, dont l'œuvre, contemporaine de la première guerre punique, est perdue, Chaereas ainsi que deux familiers d'Hannibal, Sosylos de Lacédémone, son pédagogue, et le Sicilien Silenos de Kalé Acté (Cornelius Nepos, Hannibal, 13, 3) ; Polybe (3.12 et 20) les critiques pour leur partialité, réduisant leurs relations à des «ragots de boutiques de barbier». Ils sont probablement à l'origine de la construction du mythe d'Hannibal, avec l'encouragement de celui-ci.



doute à l'époque de Mithridate et, au-delà, à celle d'Hannibal, mais aussi à l'époque de Pyrrhus. L'épopée de Pyrrhus en Italie et en Sicile (-281-275), qui avait manqué de peu battre Rome sur son propre terrain, avait en effet attiré l'attention des Grecs sur les affaires de Méditerranée occidentale et en particulier sur les deux grandes puissances du moment, Rome et Carthage. C'est donc d'abord par l'entremise de Pyrrhus, semble-t-il, que les Grecs prirent vraiment connaissance des enjeux qui se nouaient en Occident à la fin du III^e siècle avant J.-C. et furent amenés à se documenter à la fois sur Rome et sur Carthage plus que ne l'avaient fait leurs prédécesseurs. La tendance anti-romaine s'amplifia à l'occasion de la guerre d'Hannibal puisque le général carthaginois qui avait été l'allié de Philippe V de Macédoine en -215 trouva refuge, à partir de -195, auprès d'Antiochos de Syrie.

Dans cette historiographie non romano-centrée, se détache un auteur plus tardif que ceux que nous venons de mentionner et dont l'œuvre est en partie conservée (20 livres sur 40) : Diodore de Sicile ; il s'engage délibérément dans une Histoire universelle monumentale, où Rome, contrairement à la mode de son temps, n'apparaît qu'à partir de la première guerre punique et ne tient qu'un rôle secondaire, derrière les autres peuples. Les Carthaginois y figurent en bonne place dans les livres relatifs à l'histoire de la Sicile et de l'Italie, donc dans des passages dispersés tout au long de l'œuvre, qui portaient sur les conflits entre Carthage et Denys de Syracuse et entre Carthage et Rome (livres 13, 19, 21 à 28, 32). Son point de vue est celui d'un Sicilien dont la patrie a souffert aussi bien des Carthaginois que des Romains, mais il souligne particulièrement l'arrogance des Romains, par exemple celle de Regulus, res-

ponsable d'une longue guerre en raison de son refus de la paix proposée par Carthage (livre 23, fragments 12-16). D'autres Romains ont également droit à un jugement sévère, tel P. Claudius Pulcher (livre 24, fragment 4), et, de manière générale, son récit met en lumière la violence de la conquête romaine.

Les historiens grecs romano-centrés

Le groupe des historiens les mieux connus – romano-centrés – réunit à son tour deux catégories d'auteurs : la première est celle des auteurs que l'on désigne comme étant les «historiens grecs de Rome» parce que ces auteurs de langue grecque ont choisi de centrer leur récit sur un sujet principal qui est l'Histoire de Rome, que leur projet ait embrassé l'ensemble de cette histoire depuis sa fondation ou bien seulement une fraction. Il était inévitable que Carthage y parût. Polybe et Appien sont pour notre sujet des sources majeures, alors que la partie de l'*Histoire romaine* de Dion Cassius (d'époque sévérienne) dévolue aux guerres puniques a presque entièrement disparu. À ce binôme, il convient d'ajouter les biographies de Plutarque relatives aux chefs romains qui se sont illustrés pendant les guerres puniques.

Polybe

Les deux historiens principaux, Polybe et Appien, sont unis par une même parenté intellectuelle qui confère une place importante à l'analyse institutionnelle de Rome, ce qui n'exclut pas de fortes spécificités, visibles notamment dans la structure des œuvres et dans le regard porté sur la conquête romaine. Le récit conservé de Polybe est de loin la source littéraire la plus importante sur l'histoire des deux premières guerres puniques, le récit de la troisième guerre nous étant parvenu sous une forme très fragmentaire : il est le modèle auquel sont comparés les autres auteurs (grecs et latins), en raison de la précision et de l'exactitude de ses informations. On a désormais abandonné l'accusation qui a longtemps pesé sur Polybe, celle d'être un «collaborateur» au service de Rome : s'il considère, à juste titre d'ailleurs, que la puissance de Rome a organisé le monde méditerranéen à partir de -220 (début de la deuxième guerre punique), et s'il admire sans réserve ses institutions, les jugements qu'il porte sur la conquête romaine sont bien plus pondérés qu'on ne l'a pensé jadis. Mais surtout il ne fait pas œuvre de compilation : son utilisation des sources est constamment associée à un regard critique et il porte sur les auteurs comme sur les faits un jugement indépendant. En outre, l'éventail de la documentation sur laquelle il s'appuie pour relater les guerres puniques est particulièrement large et diversifié. Outre les écrits de ses devanciers grecs, qu'il exploite pour la première guerre punique et qui n'étaient pas favorables à Rome (Timée déjà mentionné bien qu'il le critique sévèrement, les *Mémoires* d'Aratus, qui était un homme politique achéen, ou bien l'historien de Sparte, Phylarque), deux autres sources, rédigées également en grec, ont occupé une grande place dans sa documentation, même si Polybe dénonce leur partialité : toutes deux étaient pour lui des sources primaires puisque leurs auteurs avaient été contemporains des faits, le Romain Fabius Pictor, très favorable à Rome évidemment, et le Grec Philinos d'Agrigente qui avait épousé la cause carthaginoise (Roussel 1970, p. 143-144).

L'*Histoire* de Polybe est une source précieuse pour la connaissance des guerres puniques, en particulier la première et la seconde ; par souci d'objectivité, il n'a pas hésité à évoquer les raisons qui l'ont incité à raconter le début des hostilités



romano-carthaginoises : « Une autre raison m'a encore poussé à insister sur cette guerre (la Première guerre punique) : c'est que les écrivains qui passent pour en avoir parlé avec le plus de compétence, Philinos et Fabius, n'en ont pas fait, à mon avis, une relation suffisamment véridique. Je ne pense pas qu'ils aient menti sciemment : leur vie, leur caractère font écarter cette supposition ; mais leur jugement s'est trouvé faussé, je crois, tout comme celui des amoureux. L'inclination, la vive sympathie de Philinos pour les Carthaginois lui font trouver toutes leurs actions judicieuses, admirables, héroïques, et celles des Romains absolument opposées ; pour Fabius, c'est l'inverse. En toute autre circonstance, on pourrait admettre cette partialité : c'est un devoir pour un homme de bien aimer sa patrie et ses amis, de haïr leurs ennemis, de chérir ceux qui les aiment ; mais ces dispositions sont incompatibles avec l'esprit historique : l'historien a souvent à faire le plus vif éloge de ses ennemis, quand leur conduite le mérite, et non moins souvent à critiquer sans ménagement ses amis les plus chers, quand leurs fautes le comportent (Polybe, 1.14). »

Pour ce qui est de la deuxième guerre punique, si Polybe est un peu moins tributaire des sources écrites, il a tout de même recours, de manière toujours critique, à Fabius Pictor comme aux historiens d'Hannibal, Chaereas, Sosylos de Lacédémone et Silenos de Kalé Acté. S'il a sans doute aussi consulté d'autres relations de sénateurs romains écrites en grec, il n'est pas sûr qu'il ait lu les *Origines* de Caton, rédigées en latin. Mais plus encore, la situation qui fut la sienne durant 20 ans lui permit d'accumuler une somme d'informations précieuses et diversifiées : faisant partie des otages que la ligue achéenne avait envoyés à Rome dans le cadre des dispositions consécutives à la victoire romaine de Pydna en -168, il eut la chance d'être accueilli par la famille des Scipions et d'accompagner Scipion Emilien dans ses déplacements, jusque

Buste de Caton l'Ancien

Pour les auteurs anciens, comme pour les historiens modernes, Rome est incontestablement responsable de la dernière guerre punique. Le point de vue de Caton a triomphé. M. Porcius Cato (-254/-149), surnommé l'Ancien, fit ses premières armes dès l'âge de 17 ans contre Hannibal ; il remplit plusieurs hautes fonctions politiques dont le consulat qu'il géra en -195 ; il est l'auteur d'un traité agricole. Caton est surtout connu pour son acharnement contre Carthage et par son fameux Carthago delenda est (il faut détruire Carthage), par lequel il clôturait, dit-on, tous ses discours au Sénat quel qu'en soit le sujet (SA).



sous les murs de Carthage en -146. Cette position exceptionnelle fit de lui un témoin majeur : elle lui permit d'assister personnellement à certains événements, de connaître plusieurs des grands acteurs du moment (Romains, Carthaginois, Numides), de fréquenter le milieu sénatorial, d'avoir accès aux archives privées, aux annales des pontifes et aux récits des ambassades reçues ou envoyées par le sénat. Le récit des faits dont il fut le témoin direct (de -196 à -146) est malheureusement perdu en grande partie (livre 40), mais on en retrouve la matière dans les relations de ses successeurs.

Appien

Il faut attendre quatre siècles pour trouver un autre historien grec de Rome, Appien, qui s'intéresse de près à Carthage. Comme les *Histoires* de Polybe, son œuvre a un caractère militaire et politique marqué, mais la perspective et la structure en sont bien différentes : son *Histoire romaine* va en effet des origines à l'époque contemporaine (le principat de Trajan) et surtout elle est organisée par peuple et donc par terrain géographique au lieu d'épouser la linéarité chronologique. Les entreprises de Rome en Gaule, en Espagne, en Syrie, en Afrique etc., sont relatées dans des livres indépendants qui racontent l'histoire du peuple concerné avant et après la conquête, par conséquent dans une perspective moins romano-centrée que Polybe. Si Appien se montre souvent très sévère à l'égard des atrocités de la conquête, il n'en considère pas moins que la paix romaine est un bien dont bénéficie l'ensemble des peuples soumis à Rome. Du fait de la structure de l'œuvre, le récit des guerres puniques est dispersé sur plusieurs livres : le livre 5 (perdu) racontait les opérations de Rome en Sicile contre les successeurs de Hiéron II, en particulier la prise de Syracuse ; les *Iberica* (l. 6) mentionnaient la jeunesse d'Hannibal et le prélude de la deuxième guerre punique (avec la prise de Sagonte), tandis que les *Hannibalica* (l. 7) étaient consacrés aux opérations menées en Italie contre Hannibal. Quant aux *Libyca* (l. 8), ils présentaient l'origine de la cité et une sorte de bilan des trois guerres puniques puisque l'auteur y plaçait tous les événements qui eurent lieu en Afrique lors des trois conflits. Il faut y ajouter le livre 9, consacré à la



Macédoine, qui mentionnait la conclusion d'un traité entre Hannibal et le roi Philippe V, et le *Syriacè* comportait l'exil d'Hannibal, son séjour en Asie et les circonstances de sa mort (11.43-44). Les sources auxquelles Appien eut recours sont difficiles à discerner : pour les deux premières guerres, il semble avoir surtout exploité Coelius Antipater, peut-être aussi Fabius Pictor, et Polybe pour la troisième guerre, associé à d'autres auteurs grecs et latins, tel le roi Juba II. Dans l'ensemble, il s'inscrit dans une tradition assez conformiste, favorable à Scipion Emilien et qui attribue la responsabilité de la défaite finale de Carthage aux dissensions internes qui affaiblissaient la cité. Parmi les chefs puniques, seul émerge Hannibal dont la personnalité demeure toutefois assez floue.

Plutarque

Les *Vies parallèles* de Plutarque (50/120), qui associent par paire un chef grec et un chef romain, sont l'œuvre d'un moraliste, comme le voulait le genre biographique dans l'Antiquité : elles ont donc pour objectif principal de révéler les qualités et les défauts des héros, et les événements auxquels ils prirent part sont utilisés pour révéler leurs traits de caractère. C'est la deuxième guerre punique qui est la mieux représentée, grâce aux *Vies de Fabius Maximus* et de *Marcellus* (celle de Scipion Emilien ayant disparu) auxquelles s'ajoutent des compléments précieux puisés dans la *Vie de Caton l'Ancien*, en particulier le récit de l'ambassade du censeur à Carthage, mission qui fut à l'origine de la troisième guerre (*Caton*, 26-27) ; la *Vie de Flaminius*, 20, raconte la mort d'Hannibal. Plutarque puisa aussi dans un réservoir de sources très diversifiées : ses deux grands devanciers, Polybe et Tite Live, mais également des auteurs latins plus récents, Cornelius Nepos, Valère Maxime, ainsi que d'autres dont on ignore les noms, mais auxquels il doit en certains cas des informations originales.

L'incendie de Carthage en -146.

La fin tragique de Carthage est racontée par Florus 2.15 : *Enfin, quand il n'y eut plus d'espoir, trente-six mille hommes se rendirent, et, chose à peine croyable, Hasdrubal était à leur tête. Combien plus grand fut le courage d'une femme, l'épouse du général ! Prenant dans ses bras ses deux enfants, elle se jeta du haut de sa maison au milieu de l'incendie, à l'exemple de la reine qui fonda Carthage. La durée de l'incendie, à elle seule, permet de juger de la grandeur de la ville détruite. C'est à peine si après dix-sept jours entiers on put éteindre les flammes que les ennemis avaient eux-mêmes allumées dans leurs maisons et dans leurs temples. Puisqu'ils ne pouvaient arracher leur ville aux Romains, les Carthaginois leur consumèrent leur triomphe.*

Les historiens latins

La seconde catégorie de sources romano-centrées est celle des historiens latins, au premier chef Tite-Live, mais il ne faut pas oublier deux faits importants : d'une part Tite-Live s'inscrit dans une tradition latine ancienne, qui commence au second siècle avant J.-C. et eut une forte influence sur la transmission du savoir et de la mémoire relatifs aux guerres puniques ; d'autre part, lui-même, comme ses devanciers et ses successeurs, n'ignorait pas l'historiographie grecque à laquelle tous avaient recours, soit pour s'en inspirer, soit pour s'en démarquer. Les deux historiens latins les plus anciens, également témoins et acteurs de la deuxième guerre punique, sont Fabius Pictor (préteur en -216) et L. Cincius Alimentus (vers -240/-190) dont les récits sont perdus (hormis quelques fragments de l'*Histoire de Rome* de Fabius Pictor). Tous deux ont choisi d'écrire en grec afin de donner une plus grande portée à leur récit et de contrer la propagande punique et grecque favorable à Carthage ; ce choix est également dû au fait que la langue grecque était à cette époque la langue internationale et la seule langue de culture admise.

On sait que leur entreprise, marquée du sceau d'un fort patriotisme, amplifiait les victoires romaines en minimisant celles de Carthage ; ils sont aussi à l'origine du portrait noir d'Hannibal, auquel ils attribuent toute la responsabilité du déclenchement de la deuxième guerre punique, sans avoir obtenu l'autorisation du sénat carthaginois. Ces deux grandes figures furent suivies de nombreux successeurs écrivant en latin ou en grec, mais dont la trace est très pauvre. Ce qui est commun à ces premiers historiens latins des guerres puniques, ainsi qu'aux poètes qui leur sont contemporains, c'est la très nette différence de traitement entre Hannibal et Carthage : les défauts de cruauté et de perfidie sont attribués à Hannibal et non pas à Carthage, et le Barcide n'est pas même considéré comme un Carthaginois par Tite-Live, mais comme un étranger venu de l'autre côté des colonnes d'Hercule (23.5-11). L'historien se fait l'écho de cette tradition, sans doute parce que la famille d'Hannibal appartenait à une faction minoritaire à Carthage et à laquelle la majorité des sénateurs romains était hostile ; ces derniers se sentaient bien plus d'affinités avec le sénat carthaginois plus traditionaliste et plus aristocratique et qui, comme eux-mêmes, était hostile à la guerre.

L'image de Carthage se modifie du tout au tout à partir du II^e siècle, au cours de la phase finale de l'intervention romaine, à l'époque où Caton l'Ancien se déchaîne contre le peuple carthaginois. Ses *Origines*, que l'on connaît par de rares fragments, avaient pour objet

*Cuirasse dite
d'Hannibal
Bronze doré
Ksour-Essef
Musée national du
Barde
III^e-II^e siècle avant
J.-C.*





de collationner les récits de fondation des cités italiennes et les grands événements qui avaient forgé leur histoire : il y abordait la première guerre punique au livre IV et la deuxième au livre V en exaltant la supériorité de Rome et en se montrant très défavorable à Scipion Emilien. Parmi les annalistes vivant à la fin de la République et qui, de ce fait, ne sont pas des témoins directs de l'époque de Carthage, il faut citer Valerius Antias (connu par Tite Live), contemporain de Sylla ou de César, et que Tite Live prit souvent pour source en dépit de sa tendance à l'exagération ; Cornelius Nepos (-100-vers -29/-25) est l'auteur *Des hommes illustres* qui proposait en séries parallèles l'histoire des hommes qui s'étaient distingués à Rome et ailleurs dans la vie politique, militaire, littéraire et philosophique ; seul le traité sur les grands généraux étrangers est conservé, et il l'est dans son intégralité : on y trouve une *Vie d'Hamilcar* et une *Vie d'Hannibal* où les héros brillent par leurs vertus exceptionnelles.

A droite : Enochoé anthropoïde figurant une dame se pressant le sein, peut-être une personnification de la « Déesse-mère ».

(SA)

Henchir Béni Nafaa (Bizerte)

Musée national du Bardo

III^e siècle avant J.-C.

Tite-Live

Il s'affirmait de son vivant même comme le pendant de Polybe pour ce qui est de la réception des guerres puniques. Notre connaissance de cette époque ne serait pas ce qu'elle est sans les livres 21-30, qui fournissent un récit continu et complet de la guerre contre Hannibal, sans les *periochai* des livres 26-29 pour la première guerre punique, et, dans une moindre mesure, les *periochai* des livres 49-51 pour la troisième guerre, auxquels s'ajoutent les passages de l'œuvre de Florus qui leur sont aussi consacrés (1.18 et 31). Le traité de Florus n'est pas uniquement un abrégé de Tite-Live, mais il s'en inspire très étroitement, ce qui permet de connaître l'intention de son modèle.

Dès le récit du premier conflit, la perfidie punique s'affirme comme une ligne de fond de la réflexion livienne, tout comme la loyauté et le sens du sacrifice des Romains ; c'est à l'historien padouan que l'on doit un récit détaillé de la bravoure de Regulus, qui, à partir de là, devient un exemple type de la valeur romaine dans la littérature impériale. Les livres consacrés à la deuxième guerre punique attribuent les remarquables succès remportés par Hannibal entre -218 (Trasimène) et -216 (Cannes) moins à ses qualités de stratège qu'à la discorde qui avait affaibli la cité romaine ; les livres suivants mettent en lumière les qualités qui amenèrent Rome de manière inexorable jusqu'à la victoire finale et qui sont autant de miroirs des vertus que la restauration augustéenne proposait à l'époque de Tite Live. Pour autant, la chute de Carthage est bien une catastrophe selon l'auteur qui adhère à une idée déjà relayée par Salluste : la disparition de la grande rivale signe le déclin de Rome qui s'enfonce dans le luxe, l'arrogance et la discorde dont les guerres civiles sont l'expression ultime (Florus 1.47).



Portrait de Tite-live

Le grand ténor de l'historiographie latine est bien entendu Tite-Live (-59/+17) dont l'œuvre, Histoire de Rome depuis sa fondation, connut un immense succès dès sa publication sous Auguste au point de susciter immédiatement la rédaction d'abrégés (periochai) et d'être considérée dans l'Antiquité comme un modèle.



Buste attribué à Ennius

Quintus Ennius (-239/-169) est considéré par certains spécialistes comme le père de la poésie latine. Il fit d'abord carrière dans l'armée romaine ; il partit en Sardaigne où il s'était fait remarquer par Caton l'Ancien. Il partit ensuite à Rome où il enseigna les lettres grecques et latines. Dans l'une de ses œuvres, il consacra un long récit sur la seconde guerre punique (SA).

Glyptothèque Ny Carleberg, Copenhague.



Les poètes latins

Ce panorama des premières sources de la Carthage punique serait incomplet si l'on oubliait les poètes dont les œuvres ont puissamment contribué à la transmission de la mémoire romaine sur Carthage et ont même pu servir de sources aux historiens. L'influence de ce genre littéraire sur l'historiographie tient au statut particulier qu'il occupait dans l'Antiquité : la poésie n'était pas cantonnée à un cercle restreint de lecteurs, mais elle bénéficiait au contraire d'une audience très large, aussi bien dans le peuple que dans les familles des élites. Le public reconnaissait aux poètes des connaissances incontestables en matière historique, géographique, ethnographique et leurs noms étaient, depuis Homère, porteurs d'autorité au même titre que ceux des écrivains en prose. La poésie latine relative aux guerres puniques naît en même temps que l'historiographie latine, au III^e siècle : Cnaeus Naevius, contemporain des deux premières guerres et natif de Capoue, écrit un long poème épique, le *Bellum punicum*, dont il ne reste que quelques fragments, et qui portait sur le premier conflit. La suite en fut en quelque sorte assurée par Quintus Ennius (né en -239 à Rudiae, Italie), qui proposait - au cours d'une épopée en 18 livres, des origines légendaires à -189 - un long récit de la deuxième guerre punique, connu sous une forme très fragmentaire. Le premier siècle de l'Empire livre à son tour un poème épique relatant aussi cette guerre, les *Punica* de Silius Italicus (26-102), inspiré de l'œuvre de Tite-Live.

Troque Pompée (abrégé par Justin), Dion Cassius

À partir de Tite Live, l'historiographie impériale de langue latine se désintéresse de la grande histoire de Rome et par conséquent de celle de Carthage, comme si l'entreprise livienne avait semblé indépassable, jusqu'à ce que Dion Cassius (vers 155/vers 235) se lance dans un projet aussi démesuré à l'époque sévérienne, mais en langue grecque. Mentionnons un contemporain de Tite Live, Troque-Pompée, qui entreprit lui aussi un long traité, plus tard abrégé par Justin, les *Histoires philippiques*. Au lieu de centrer son récit sur Rome, l'auteur proposait une relation de l'histoire du monde oriental en 44 livres, depuis Philippe de Macédoine (le père d'Alexandre) jusqu'à Auguste : on y trouve

ainsi une sorte d'histoire continue de Carthage qui insère des informations précieuses, depuis sa fondation jusqu'à la mort d'Himilcon, puis les affaires de Sicile et enfin, la mention de l'alliance d'Hannibal avec Philippe V de Macédoine.

L'histoire exemplaire

Valère Maxime, qui écrit sous Tibère un traité intitulé les *Faits et dits mémorables*, illustre bien une tendance marquée de la production littéraire latine depuis déjà l'époque républicaine : le recours à des personnages exemplaires tirés majoritairement de l'histoire grecque et de l'histoire romaine, mais qui laissent aussi la place à des figures édifiantes du monde barbare. Dans ce courant littéraire, il s'agit moins de fournir une réflexion historique que de proposer des figures types et des anecdotes qui construisent une mémoire et répondent à un consensus : plusieurs chapitres thématiques accueillent ainsi des anecdotes ayant trait à Hannibal et Hamilcar, aux Hasdrubal, à Carthage et aux Puniques.

Cette forme d'Histoire, qualifiée d'« histoire exemplaire », connut une longue postérité puisqu'elle est largement représentée sous de multiples formes à l'époque chrétienne, par des poèmes, des sermons, des traités. Carthage et les guerres puniques y occupent une place très restreinte où subsistent quelques grands noms, quelques grands événements, sous une forme stéréotypée. L'objectif est désormais de mettre en évidence les qualités héroïques des anciens Romains (ceux de la République surtout) dont les martyrs chrétiens sont les héritiers mais qu'ils surpassent néanmoins par leur courage et leur piété.

L'Histoire de Carthage dans la littérature chrétienne

Même les auteurs africains n'échappent pas à cet appauvrissement de la mémoire : Tertullien ne livre que de rares exemples relatifs à Carthage, tels la mort de Regulus, Hannibal écrasant les Romains à Cannes,

Scène de cuisson, Carthage

Représentation d'une femme plaçant la galette de pain contre la paroi intérieure d'un four. Ce type de four est encore utilisé en Tunisie et est connu sous le nom de tabouna. Un enfant suit assidument l'opération, Musée national du Bardo IV^e siècle avant J.-C.

(SA).



Scipion, qui est le plus juste et le plus vaillant des hommes (*Apologie*, 50.6 ; 40.8 ; 11.16). Les autres auteurs chrétiens des IV^e et V^e siècles, Lactance, Minucius Felix, Augustin évoquent également ces noms, outre Flaminius battu à Trasimène, Paul Emile écrasé à Cannes ; quant à Jérôme (vers 347/420), qui traduit en latin la *Chronique* d'Eusèbe de Césarée en la complétant, il y ajoute de rares mentions relatives aux guerres puniques, puisées dans ce vieux fond culturel.

On observe donc, dans la littérature chrétienne, à la fois un désintéret flagrant pour l'Histoire de Rome et plus encore pour celle de Carthage (car ce sont des histoires de païens) et une sélection très rigoureuse des faits et des personnages historiques : l'histoire est réécrite à partir de Tite Live et de Salluste et subordonnée à la finalité théologique ; Carthage en est finalement presque entièrement absente et son image y est dégradée. On retrouve à la fin du IV^e s. un représentant de la « grande Histoire » avec Eutrope, un auteur sans doute païen, à qui l'on doit un *Abrégé de l'Histoire romaine*, tandis qu'un chrétien espagnol, Orose, écrivit, à la demande d'Augustin, un traité intitulé *Histoire contre les païens* (en 415) : il voulait montrer que les chrétiens ne pouvaient être responsables du sac de Rome en 410 puisque l'histoire de Rome avait été jalonnée de maux depuis sa fondation. Ces deux fresques historiques sont en grande partie fondées sur le récit livien et ménagent quelques paragraphes aux guerres puniques.



Annexe

Liste alphabétique des auteurs anciens cités. En gras : auteurs importants (œuvres conservées, ou fragments). En retrait : auteurs secondaires pour l'Histoire de Carthage, ou ceux dont l'œuvre est perdue et qui ne sont connus que par des auteurs postérieurs (LM).

Nom	écrit en	Date
Appien	grec	m. v. 150
Aratus	grec	III ^e siècle avant J.-C.
Aristote	grec	-384/-322 avant J.-C.
Augustin	latin	354-430
Caton l'Ancien	latin	-234 / -149
Chéréas	grec	
Cicéron	latin	-106/-43
L. Cincius Alimentus	grec	v. -240/-190
Cnaeus Naevius	latin	2 ^e moitié du III ^e siècle avant J.-C.
Coelius Antipater	latin	II ^e siècle avant J.-C.
Columelle	latin	1 ^{ère} moitié du I ^{er} siècle
Cornelius Nepos	latin	100-vers 29/25
Denys d'Halicarnasse	grec	2 ^e moitié du I ^{er} siècle
Diodore de Sicile	grec	vers -90/-30 av. J.-C.
Diogène Laërce	grec	III ^e siècle
Dion Cassius	grec	vers 155-vers 235
Éphore de Cymé	grec	-405/-330
Eudoxe de Cnide	grec	v. -408/-v. -355
Fabius Pictor	grec	III ^e siècle avant J.-C.
Flavius Josèphe	grec	37/38 vers 100
Hannon	trad. grecque du punique	V ^e siècle
Hasdrubal /Clitomaque	grec	-187/186/-110/109
Hiempsal II	punique	vers -88/v -50
Himilcon	punique	v ^e siècle avant J.-C.
Jérôme	latin	v. 347-420
Juba II	grec	v. -52/vers 23
Justin	latin	III ^e siècle
Lactance	latin	v. 250-v.325
Magon	punique	III ^e -II ^e siècle avant J.-C.
Ménandre d'Ephèse	grec	II ^e siècle avant J.-C.
Minucius Felix	latin	II ^e -III ^e siècle
Orose	latin	2 ^e moitié du IV ^e siècle-v. 418
Phylarque de Sparte	grec	fin III ^e – II ^e siècle avant J.-C.
Philinos d'Agrigente	grec	2 ^e moitié du III ^e siècle avant J.-C.
Philistos de Syracuse	grec	v. -430/-356
Plaute	latin	v. -254.-184
Pline l'Ancien	latin	23-79
Plutarque	grec	v. 46/v. 120
Polybe	grec	vers -200-vers -118
Salluste	latin	-87/86/-35
Silenos de Kalé Acté	grec	III ^e -II ^e siècle avant J.-C.
Silius Italicus	latin	26-102
Sosylos	grec	2 ^e moitié du III ^e siècle avant J.-C.
Strabon	grec	v. -64-v./21-25
Tertullien	latin	vers 150/160-vers 220
Timée de Taormine	grec	v. -350-v. -250
Tite-Live	latin	v. – 59/17
Troque Pompé	latin	I ^{er} s. avant J.-C.-règne d'Auguste
Valère Maxime	latin	1 ^{ère} moitié du I ^{er} siècle
Varron	latin	-116/-27

